

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS UNE PAROISSE C'EST UNE MISSION PERPETUELLE. LÉON XIII



FONDÉ EN 1893

PUBLIÉ LE MARDI DE CHAQUE SEMAINE

ABONNEMENT

POUR LE CANADA

Un an ..... \$1.00  
Six mois ..... 50

POUR LES ÉTATS-UNIS

Un an ..... \$1.50  
Six mois ..... 75

POUR L'EUROPE

Un an ..... \$1.50  
Six mois ..... 1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

Pour cesser de recevoir le journal, il faut donner avis au moins un mois avant l'expiration de son abonnement et payer tous les arriérés.

Ceux qui changent d'adresse doivent nous donner l'ancienne aussi bien que la nouvelle.

Adresser toutes lettres, correspondances, etc., à

L'IMPARTIAL  
Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL  
Tignish, Mardi, 8 Dec. 1908

### Aimons et Respectons les Vieillards

Les vieillards n'ont toujours inspiré le plus grand respect et un sentiment de tendre affection. C'est que rien ne commande plus religieusement le respect que les cheveux blancs et la douleur.

"Il y a dans l'un et dans l'autre dit l'Auteur des Paillettes d'or quelque chose de divin." C'est la pensée de Bossuet lorsqu'il parlait de "je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur et l'âge ajoutent à la vertu."

Dans nos familles canadiennes, dans les familles ouvrières surtout, a-t-on bien le respect et l'amour des vieux parents qui se sont usés à nous préparer les sentiers de la vie: qui ont peiné pour nous donner le pain et le vêtement dans nos jeunes années, qui se sont même privés de nécessités pour nous procurer le bien-être d'une éducation chrétienne.

Ne cherche-t-on pas trop au contraire, à s'en débarrasser en leur qu'étant avec instance une place quelconque dans un refuge? C'est à coup sûr une lâcheté, quand on a les moyens de les faire vivre!

Si vous éprouvez du mépris pour les vieillards disant souvent un saint prêtre à ses paroissiens, sondez votre âme; vous y trouverez un videt-à établi ou sur le point de s'y établir.

Oh! respectons les vieillards et les malheureux; plus que cela: aimons-les! Ils nous béniront, et leur bénédiction porte toujours bonheur.

J'ai toujours admiré les jeunes compagnons de nos conférences de Saint-Vincent de Paul quand je les ai vus auprès des pauvres vieux mages, leur prodiguant une véritable affection de fils... et comme ces chers abandonnés devaient goûter ces soins charitables de la part de jeunes gens qui leur parlaient comme à leurs propres parents...

La vieillesse et le malheur, comment ces mots font mal quand celui qui les prononce ne songe pas à l'au-delà de la vie! Et comme ces mots seraient pénibles à ceux que le poids des années courbe vers la terre, si lorsqu'il passait dans la société qui doit les soulager, celle-ci s'écarterait pour les laisser passer, de peur d'en être souillée!

Je n'hésite pas à dire que telle société serait sur le chemin de sa ruine. Sa répugnance pour les vieillards indiquerait qu'elle est rongée par les vices les plus honteux.

THEODORE MAGNAN

## Guerre A La Peste Blanche

La peste blanche, c'est ainsi que l'on nomme, depuis quelques années, la redoutable tuberculose qui tarit la vie dans l'un de ses organes essentiels puisqu'elle s'acharne surtout à la destruction des poumons.

Et c'est avec raison que l'on baptise de ce nom inquiétant un mal qui fait plus de victimes, de nos jours, que n'en firent jadis les fléaux qui affligèrent l'humanité.

L'Avenir du Nord a plusieurs fois entretenu ses lecteurs de ce mal, ennemi impitoyable de la vie, et de la lutte générale et incessante que nous devons lui faire.

Quand nous avons abordé ici la question de l'hygiène et que nous avons demandé, entre autres choses, la création d'un ministère de l'hygiène publique, nous avions par dessus tout en vue la préservation de notre population contre le grand et toujours imminent danger de la tuberculose, danger que seule de défense sanitaire, au moyen de l'hygiène vulgarisée, peut sûrement écarter de notre chemin.

L'occasion nous est donnée, aujourd'hui, de revenir sur ce sujet et nous nous empressons d'en profiter.

Il se tient depuis quelques jours à Montréal, par les soins de la Ligue antituberculeuse de cette ville, une exposition d'un genre tout à fait nouveau. Son but est de mettre sous les yeux de l'autorité aussi bien que de la masse populaire les moyens préventifs et curatifs de l'affreuse tuberculose, moyens inventés et améliorés grâce aux plus abondantes lumières de la science et à la vulgarisation des méthodes expérimentales couronnées des plus heureux résultats.

De plus, des conférences sont faites chaque jour, à cette exposition, par des médecins et autres personnages d'une indiscutable compétence sur la grave question de la lutte contre le mal immense de la tuberculose.

Cette exposition, tenue ouverte pendant dix jours, du 18 au 28 novembre, constitue un véritable événement. Le gouverneur général en a présidé l'ouverture; elle a été visitée par le premier ministre de la province de Québec et par un grand nombre de personnalités marquantes du monde politique et du monde religieux, les élèves des différentes maisons d'éducation de Montréal, ont défilé dans les salles de l'exposition.

De sorte que nous avons lieu d'espérer que cette leçon de choses avancera d'un grand pas l'éducation du peuple en cette grave matière de l'hygiène antituberculeuse, de même que nous fondons sur cet événement l'espérance que nos gouvernants s'intéresseront plus que jamais à organiser la défense sanitaire et à faire prévaloir les grands principes d'hygiène qui préserveront la santé publique contre les atteintes des maladies contagieuses et tout particulièrement contre les ravages de la peste blanche.

Sait-on qu'au Canada seulement 50,000 personnes sont atteintes de la tuberculose et que ce fléau tue 10,000 de nos compatriotes chaque année?

C'est effrayant et on n'y pense pas assez. La tuberculose, vulgairement appelée la "consommation", accompli d'autant plus sûrement son oeuvre de mort qu'elle se présente sous des dehors perfides qui n'inspirent pas une crainte salutaire comme quelques autres maladies contagieuses, par exemple la fièvre, la rougeole, la variole, la diphtérie.

Le Dr Béland disait avec raison, à la Chambre des communes, à la dernière session, que ce mal tient son plus grand danger du fait qu'il n'annonce pas sa venue, qu'il ne révèle pas sa présence, du moins dans ses premières atteintes. "Il permet à sa victime de circuler sans qu'on la distingue, répandant partout les germes, le mal, le poison dans les rues d'une grande ville, dans les tramways, dans les chemins de fer, dans les lieux de réunion tels que les églises, les salles publiques, les écoles et les collèges. Le public semble se désintéresser de la phthisie, il éprouve un sentiment de sympathie pour la malheureuse victime et aussitôt que la victime de la tuberculose disparaît de sa présence, il se croit en sûreté."

Et pourtant il est malheureusement d'expérience journalière, il est indiscutable et scientifiquement vrai que la tuberculose se communique très aisément et promptement.

Rappelons-nous que la tuberculose ou phthisie pulmonaire est une maladie chronique du poumon causée par la pénétration du bacille de la tuberculose et caractérisée par la formation d'innombrables petits foyers qui ont la forme de petits noyaux. Non seulement le bacille de la tuberculose détruit la substance pulmonaire par la production de plaques et de suppuration, mais encore il produit des poisons.

Sachons bien qu'un tuberculeux peut rejeter, par les crachats, une grande quantité de bacilles de la tuberculose. C'est là le plus sûr véhicule de ce mal redoutable.

Les crachats d'un tuberculeux, lorsqu'ils séchent se voient et se répandent dans l'atmosphère sous forme de poussière très fine; c'est ainsi qu'ils entrent dans les poumons de ceux qui respirent cet air chargé de microbes. On a calculé qu'un seul mètre cube, arrivé au dernier degré de la consommation, peut distribuer sept mille millions de ces germes dans une seule journée!

Voyons par là quelle menace est un tel malin pour la société!

Mais rassurons-nous, puisque, de nos jours, la tuberculose est curable et que nous connaissons les moyens sûrs de nous mettre à l'abri de cette peste blanche.

En effet, la science nous a armés contre les ravages des maladies contagieuses.

Autrefois, lorsque l'ignorance prévalait, et que de terribles épidémies dévastaient la terre par exemple, la peste noire au 14e siècle, alors que 25,000,000 de personnes moururent en Europe, ou plus tard, lorsque les grandes épidémies de peste s'abattirent sur Londres et sur toute l'Angleterre où elles firent périr la moitié de la population, les hommes d'Etat et les médecins étaient impuissants devant ces désastres.

Mais dans notre siècle, où les causes des maladies sont mieux connues et où l'on possède enfin les moyens de supprimer ces causes ou de les prévenir, il est du devoir de l'Etat aussi bien que de chaque individu de suivre les nouvelles conquêtes de la science et de s'emparer de ses bien-faisantes découvertes pour combattre et vaincre la contagion des maux qui déciment l'humanité.

Il n'y a pas très longtemps, des maladies comme le croup, la diphtérie, la tuberculose, étaient considérées comme incurables et ceux qui en étaient affligés ne voyaient plus devant eux que la mort.

La marche de la science rend maintenant possible la guérison de ces maladies et il est du devoir aussi bien que de l'intérêt de tous de se munir des armes que la prophylaxie moderne met à notre portée.

Avant les découvertes de Pasteur d'abord et de Koch ensuite, non seulement les tuberculeux perdaient tout espoir et renonçaient à la vie, mais encore, par ignorance et sans le savoir, ils répandaient la maladie mortelle de tous côtés.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'en est plus ainsi: le tuberculeux peut guérir et nous connaissons les moyens à prendre pour arrêter la propagation de la peste blanche.

Il est prouvé et admis que 60% des cas de tuberculose peuvent être guéris. Puisqu'il en est ainsi, il faut d'abord que les gouvernements, conscients des devoirs qui leur incombent, organisent la défense sanitaire de la nation avec autant d'empressement et de largesse que la défense militaire.

Avant tout, ceux qui gouvernent le peuple et surveillent ses intérêts doivent préserver sa santé en instruisant sur les lois de l'hygiène et en le mettant en garde contre tout ce qui peut lui être préjudiciable.

L'éducation du peuple en ce sens doit aller de front avec l'établissement d'hôpitaux, de sanatoria, etc., construits par l'Etat ou avec le secours de l'Etat.

Il faut, en effet, que non seulement les citoyens sachent, par exemple, que la tuberculose exige de minutieuses précautions, pour en éviter la propagation, que son traitement demande du repos, de l'air pur et une alimentation substantielle, mais encore ils ont besoin que l'on mette à leur portée ce traitement et le local qui le rend possible et efficace.

En mettant les individus au courant des obligations qu'imposent les lois de l'hygiène, dans toutes les actions et les situations de la vie; en instruisant les individus sur les dangers des maladies contagieuses et les moyens assurés de les éviter ou de s'en guérir; en faisant l'éducation de la masse, surtout en ce qui concerne le fléau de la tuberculose qui se communique si facilement et exterminé des milliers d'existences, à cause précisément de l'ignorance populaire; en facilitant à tous la mise en pratique de la prophylaxie de la contagion après l'avoir enseignée et fait pénétrer dans les moeurs de la nation, l'Etat aura véritablement armé celle-ci contre la contamination de la peste blanche et des autres germes morbides qui, sans cesse, montent à l'assaut de l'organisme humain.—L'Avenir du Nord.

## L'Ouvrier Trompe

Tous nos lecteurs savent les efforts surhumains faits par les fauteurs de discorde, les pêcheurs en eau trouble, pour pervertir le peuple, entraîner les ouvriers dans des réunions ou dans des sociétés où, bientôt, ils perdront la foi, ils maudiront l'autorité, ils détruiront les biens de la famille.

Voilà où aboutit le Socialisme.

Le 27 novembre dernier, M. Firmain Picard donnait, à Moncton, N. B., une conférence sur le Socialisme. Il pouvait le faire parce que, en Europe, il fut mêlé aux âpres luttes qui ont, finalement, abouti à l'écrasement... momentanément du catholicisme en France, grâce à la lâcheté, au manque d'union de l'infinité variée de groupes politiques se disant cependant catholiques. Il pouvait le faire encore, et surtout parce qu'il a su se dévouer à la cause des opprimés... Mais ceci vien tra en son temps.

Dans sa conférence, M. F. Picard montra à son auditoire:

D'où vient le Socialisme;  
Ce qu'il est;  
Où il va.

Né de l'oppression systématique, continue, du faible par le fort, ou, si on le préfère, du travail par le capital sans entrailles, il devint, dès son apparition, de la voie de la justice et, par là-même, de la Charité (qui est l'Amour).

Rejetant la loi naturelle, le décalogue, l'Eglise, il fut amené, par la logique, à biffer Dieu. Aussi se proclame-t-il athée.

Le conférencier prouve qu'il n'y a point d'athées de conviction, mais seulement des athées en pratique, et dont le nombre, malheureusement, augmente de jour en jour.

Pour entraîner les masses les crypées du Socialisme, nourris de Rationalisme et de Matérialisme, ont repris pour leur compte cet article de loi voté par la grande Révolution française de 1793:

"Le nommé Dieu est supprimé": dans lequel sont combinées la bêtise, la folie, la rage aveugle, stupide

La grande Révolution prétendit amener l'égalité par la fraternité... ou la mort, pour ceux qui osaient en douter!

Elle supprima les Corporations et toutes les associations où l'ouvrier avait trouvé aide, protection éclairée. S'il y avait eu, de loin en loin, quelques abus, on y pouvait aisément remédier.—Ayant supprimé ces oeuvres admirables, elle ne les remplaça par rien, se contentant de promettre au peuple la liberté, l'égalité, qu'elle escamotait à son profit. Il y a près de cent vingt ans qu'elle trompe ainsi le peuple!

Le nouveau Code de lois qu'elle donna à la France et qui, malheureusement, servit de base aux Codes de bien des pays, protège le riche, lui sacrifie entièrement les déshérités de la fortune. Grâce à ces lois, ouvrant la porte à tous les abus, au nom de la liberté oppriment toute liberté légitime par une licence sans frein, on vit fleurir la doctrine néfaste, proverbe, du Libéralisme d'Europe (qu'il ne faut pas confondre avec celui du Canada). Le Libéralisme d'Europe rejette l'action de la Providence dans le gouvernement des peuples. Comme conséquence, il donna naissance au Rationalisme ou règne de la raison se substituant aux dogmes; et, du Rationalisme, tomba dans le Matérialisme ou négation de Dieu.

Les Canons du Concile Oecuménique du Vatican, principalement le I et le IV, publiés le 24 avril 1870 par la Constitution Apostolique Dei Filius en session plénière, ont porté l'anathème contre les adeptes du Rationalisme et du Matérialisme: c'est-à-dire qu'ils sont maudits. Et le conférencier rappela qu'une partie de son auditoire avait entendu déjà quels sont les effets de la malediction de l'Eglise, cette Mère la plus tendre, la plus aimante, la meilleure des mères.

Le Socialisme vient donc du Rationalisme, ou révolte de la raison contre tout ordre établi par Dieu, révolte de la raison contre Dieu.

Qu'est-ce que le Socialisme?  
Quelle est sa définition?  
Le conférencier donne plusieurs définitions: on pourrait les multiplier presque à l'infini. Il s'arrête à celle-ci:

"Le Socialisme, pour certains, consiste dans la nationalisation des moyens de production; dans l'administration, par l'Etat, de l'ordre économique et principalement de la production et de la distribution des richesses".

C'est celui que Keir Hardie, député socialiste d'Angleterre, a exposé il y a quelques semaines à peine devant une foule considérable de nos bons ouvriers acadiens... Hélas! cet enseignement désastreux commence à porter ses fruits à Moncton...

Le conférencier donne lecture de quelques pages de Phi-

losophie classique dans les Universités catholiques d'Europe, montrant bien que le Socialisme moderne est réellement le Communisme et que, si les transformations économiques ont changé leurs applications, les erreurs sociales n'ont guère changé!

Le conférencier prouve, par les faits, que si la société supprime les droits essentiels de l'individu et s'érige en maîtresse absolue, elle doit se substituer à Dieu ou le supprimer. Elle courbera l'homme vers les jouissances terrestres, les seules qu'elle puisse promettre, et étouffera toute espérance de l'au-delà. Si l'homme renonce à l'autre vie, il ne peut le faire sans la mépriser ni la blasphémer.

Le blasphème est la base de toute exposition de leurs principes chez les chefs des socialistes, surtout les collectivistes. Et le conférencier cite un de leurs plus grands maîtres, Liebknecht. Il montre qu'en France, pour conduire le peuple au Socialisme collectiviste, le gouvernement juif de notre pauvre mère-patrie a entrepris de pervertir la jeunesse. Le conférencier donne lecture de quelques passages d'une Revue de France qu'il venait de recevoir; et montre le danger de l'enseignement français au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse où l'on emploie, comme grammairien français, celle de Larive et Fleury, condamnée par l'épiscopat de France. C'est par l'enseignement des idées mauvaises qu'on pervertit sûrement un peuple: l'histoire de la Révolution française est suggestive à ce point de vue.

Que font, contre l'enseignement neutre de cette grammaire dans nos deux grandes provinces, ceux qui ont charge d'âmes?...

N'ont-ils jamais songé qu'à laisser ainsi gâter l'enfance, ils se réveilleront sur un volcan... quand il sera trop tard? Impie et blasphémateur; en outre, trompeur de ceux qui l'écoutent, voilà le Socialisme.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Picard s'attachait à faire voir où va le Socialisme?

On l'a pressenti déjà parce qu'il a dit jusqu'ici. Le Socialisme va nécessairement, fatalement, à la destruction de tout ordre établi.

Ni Dieu, ni maître! voilà sa devise. Et cependant, dans l'ordre économique, nous le voyons, avec stupéfaction, après avoir supprimé la propriété privée, reconnaître l'Etat comme seul propriétaire et seul producteur.

Ni Dieu, ni maître: qui et quel sera, alors, l'Etat?

Et puisque tout sera remis entre les mains de la collectivité pour être temporairement confié aux groupes à organiser suivant un ordre à établir, qui aura l'audace de grouper ces groupes, puis de les organiser?

Chacun pour soi! voilà ce qui remplacera la Charité, c'est-à-dire la loi de l'amour, base de la sociabilité. Nul n'a le droit de commander; et si quelqu'un osait le faire, tous ont le droit de refuser d'obéir. ni Dieu, ni maître!

Chacun pour soi! Ce sera le règne de la bête fauve à face humaine: et nul fauve n'est plus féroce que l'homme devenu bête fauve!

Et le conférencier, puisant dans les souvenirs de sa famille, rappelle les horreurs de Paris, de Nantes, etc., durant l'infame Révolution française. Puisant dans ses souvenirs personnels, il raconte les faits terribles des grèves de Roubaix—Tourcoing et de Fives vers 1889; de Charletoi et de Mons, en Belgique, vers 1885; de la grève de Fourmies, en France, vers 1894, où le dévouement d'un prêtre, le vénérable curé de Fourmies, sauva les ouvriers que l'armée allait massacrer!...

Le partage révé par les Socialistes communistes ou collectivistes est une utopie, parce que nul n'a le droit, si nous sommes tous socialistes, de nous imposer ceci plutôt que cela, et parce que chacun de nous a le droit absolu de ne point reconnaître celui ou ceux qui feront le partage: le peuple est seul maître!

Dans l'ordre politique, le Socialisme intégral implique le Républicanisme démocratique pur. Tous ont les mêmes droits, tous ont les mêmes devoirs. Si le peuple délègue des mandataires, ce n'est que pour veiller aux lois votées par le peuple et les faire exécuter. Ces mandataires peuvent être révoqués quand il plaît au peuple. Le peuple n'est sujet que de lui-même.

Essayez donc d'arranger cela, si vous le pouvez!...

Mais de quel droit les mandataires délégués par le peuple veilleront-ils aux lois, à leur exécution?—Ils peuvent être révoqués quand il plaît au peuple de les révoquer; ils n'ont, par conséquent, pas la moindre autorité. Or, l'une des conditions essentielles pour qu'il y ait autorité, c'est que l'autorité ait le droit de contraindre. Mais nous ne reconnaissons ni Dieu, ni maître: c'est la base du Socialisme. Qui donc oserait nous contraindre?.....

Le conférencier cite les chefs les plus incontestables, les plus incontestés du Socialisme: Bêbel, député socialiste allemand—le Keir Hardie de Prusse—blasphémant en plein Reichstag et faisant publiquement profession d'athéisme, au nom des socialistes du monde entier; annonçant en plein parlement prussien, que tous les socialistes poussent au renversement de toute autorité civile et religieuse.

Puis Liebknecht, disant à son tour en octobre 1878, au Reichstag: "Nous avons adopté la doctrine de l'athéisme... nous nous croyons obligés de la propager et de la jeter dans les masses."—Le 31 décembre 1881 en cette même chambre des députés allemands, il disait: "Notre but, sur le terrain politique est la République; sur le terrain économique le Socialisme, et sur ce qu'on appelle le terrain religieux l'athéisme".

Et Karl Marx, fils de Juifs convertis au protestantisme, qui disait: "La religion est une idée déraisonnable du monde." Il l'appelait "l'opinion du peuple".

On voit, par ces citations, que le Socialisme vrai implique, dans l'ordre religieux et philosophique, le Matérialisme et l'Athéisme.

Ici se place l'Internationale, cette autre forme du Socialisme, qui exerce déjà ses ravages au Canada. Fondée en 1864, se distingue dès son origine par son esprit sectaire et anarchique. Elle veut brutalement le renversement de tout ordre, mais surtout la disparition du prêtre et du soldat. Il faut voir l'adresse lue par Félix Pyat, le fougueux socialiste français, au meeting de Londres le 24 février 1869 en l'honneur de l'anniversaire de la Révolution française, et envoyée à Grant, président des Etats-Unis. Ce n'est qu'un long cri de haine contre le prêtre et le soldat.—Le 18 avril 1870, à Paris, rue de Flandre, en une réunion publique à l'occasion du plébiscite, Vialin l'un des socialistes chefs de la Commune de Paris quelques mois plus tard, dit: "Nos exploités se sont partagés les rôles. Les uns nous ont promis la justice ultra terrestre... Aujourd'hui, tout cela doit changer... Le bon Dieu a fait son temps. En voilà assez!..."

(Suite à la 31ème page.)